

LOVE IS EVERYTHING ELSE
REGINA DEMINA, LIÊN HOÀNG-XUÂN,
VALENTIN NOUJAÏM, MIRIAM SIMUN,
ÉMILIE BROUT ET MAXIME MARION

VERNISSAGE SAMEDI 1 JUIN 2024 DE 16H À 20H
EXPOSITION DU 1 JUIN AU 7 JUILLET 2024

COMMISSARIAT FABIEN DANESI

LOVE IS EVERYTHING ELSE

L'amour... Il n'est peut-être pas de thème qui ait été autant traité tout au long de l'histoire de l'humanité, au point que nous pouvons écrire qu'il pourrait sembler aujourd'hui passablement éculé. Pourtant, l'amour ne va pas de soi dans l'art contemporain. À regarder l'histoire de la seconde moitié du XXe siècle et celle du début du XXIe siècle, les arts visuels n'auront assumé que rarement l'emprise d'une telle émotion. Car les sentiments semblent le plus souvent aux antipodes d'une logique critique ou de celle propre à une forme de déconstruction et de mise à distance de nos comportements. On ne peut s'y fier de manière littérale au risque de paraître naïf et par là-même pris au piège d'une simple mystification.

Néanmoins, cette réticence à embrasser pleinement l'amour dans l'art contemporain ne signifie pas son absence radicale. Bien au contraire, l'amour se manifeste sous des formes plus subtiles, souvent entrelacées avec d'autres thématiques sociales et personnelles. L'amour permet d'explorer des interrogations liées au désir, à l'identité, et de nouer l'intime au politique. Dans cette perspective, l'amour devient un acte de résistance, une affirmation de l'autonomie subjective face aux structures aliénantes. Les artistes utilisent l'amour pour rompre les normes sociales, défier les conceptions traditionnelles de la sexualité, et remettre en question les pratiques de surveillance et de régulation des corps. En défiant les frontières imposées par la biopolitique, l'amour offre une perspective unique sur notre société et ses systèmes de contrôle. Mais ce romantisme doit être pondéré pour ne pas verser dans un naturalisme facile. Il faut l'écrire : nos affects ne sont pas exclusivement la marque d'une émancipation car ils sont eux aussi conditionnés par les technologies et la pharmacologie que nous utilisons chaque jour. Le plaisir physique autant que la tendresse apparaissent alors comme des forces ambivalentes, des puissances de vie qui ne sont pas simplement spontanées, mais s'intègrent à de nombreux dispositifs contemporains – prothèses, écrans, pilules, etc. – qui aident à nous intégrer au sein de notre communauté. Quoi qu'il en soit, l'amour demeure une formidable opportunité de faire vibrer tout en interrogeant ce qui nous semble le plus privé. Il est un véritable paradoxe qui invite à questionner de manière ample et complexe la manière dont nous vivons et ressentons.

Fabien Danesi

LISTES DES ŒUVRES



Regina Demina, *Asmr_Sickoflove*

2020, vidéo, couleur, son, 13min31s

Nuit Blanche Production

Courtesy de l'artiste

Collection FRAC PACA

Lèvres vertes et cheveux violets, Regina Demina apparaît dans une atmosphère artificielle sur le mode des youtubeurs·ses pour un enregistrement en son binaural d'une intervention qui prend la forme d'une suite de questions : « Si tu imagines le parfait personnage de jeu vidéo, d'après tes préférences, tes fétichismes, comment serait-elle ? Si tu imagines ton actrice porno idéale, comment serait-elle ? » interroge l'artiste d'une voix douce en faisant appel à cette technique neurocognitive en vogue sur les réseaux sociaux depuis plusieurs années pour ses qualités relaxantes. Au fur et à mesure de son monologue, une intimité se crée qui place le spectateur à mi-chemin entre l'examen introspectif et la sollicitation suave proche de la séduction. Textures, sons, sensations sont convoquées par les mots de la performeuse cherchant à investir ce champ désigné comme real life alors qu'il n'a jamais semblé aussi éloigné. Il n'y a cependant nul jugement moral de la part de l'artiste qui parvient ici à se tenir en équilibre entre présence et mise à distance, incarnation et détachement, envoûtement et déconstruction. De la sorte, Regina Demina capte nos sensibilités contemporaines qui mettent le corps et ses désirs à l'épreuve de multiples prothèses industrielles et d'altérations tout aussi mentales que chimiques. La sexualité y est disséquée tendrement comme une pratique codifiée, dont les gestes et les paroles sont exposés afin de produire une poétique à la fois mélancolique et délicate. L'apparente neutralité laisse donc place rapidement à l'expression d'affects qui sont comme autant de signes d'un néo-romantisme affirmé : « Je veux que tu penses à moi quand tu t'endors, quand tu te réveilles. Je veux que tu te souviennes de moi, toujours » dit-elle en regardant face caméra. Ainsi, le personnage de Regina Demina se conjugue à la première personne du singulier pour adresser ses demandes, ses doutes et ses peurs, et faire d'*ASMR_Sickoflove* un exercice total de fragilité.

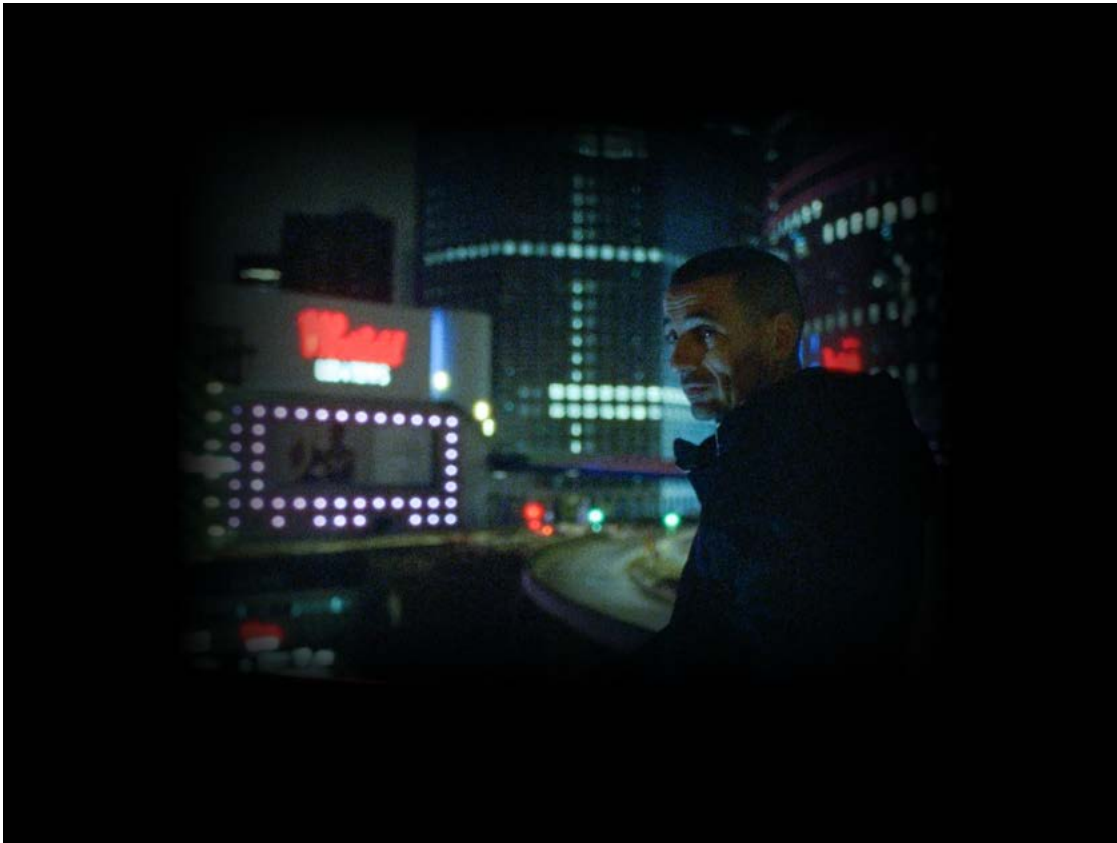


Liên Hoang-Xuan, *The end of The Internet*

2021, vidéo-clip-fiction, 4min

Courtesy de l'artiste

Cette œuvre adapte l'esthétique kitsch des vidéos de karaoké à l'eau de rose en utilisant une chanson d'amour populaire taiwanaise intitulée *Heart to Heart* interprétée en mandarin par une célèbre chanteuse des années 1980, Shen Yan. Avec un sens du pastiche tout équilibré, Liên Hoang-Xuan met en scène une danseuse pratiquant le play-back dans une scénographie théâtrale qui détourne l'idée du folklore pour offrir une représentation « asiatique » sans référent réel. L'éclosion de fleurs en vitesse accélérée renvoie au genre des satisfying videos - soit l'ensemble des contenus sur internet appréciés pour leur capacité à présenter des processus naturels, qui prennent normalement un temps considérable, dans un format court et captivant. L'usage d'une séquence tirée de l'explosion de la navette spatiale Challenger le 28 janvier 1986 vient alors apporter une dimension plus politique en rappelant un échec industriel occidental en pleine guerre froide tandis que les sons de compteurs Geiger mesurant la radioactivité concluent la chanson. Les sous-titres participent également de cette atmosphère tendue puisqu'ils inscrivent dans cette ambiance sirupeuse des détails saisissants comme des drones ou l'horizon en feu. Ainsi, l'amour apparaît comme un thème pleinement factice face aux relations internationales et à l'histoire qui s'immiscent au cœur de ce simulacre, à mi-chemin entre le souvenir d'enfance et l'observation critique des formes culturelles de nos conditionnements



Valentin Noujaïm, *Pacific Club*

2023, court-métrage, 17min

Production Iliade et Films

Courtesy de l'artiste

En 1979, dans les sous-sols de la Défense, le nouveau quartier d'affaires de Paris, une boîte de nuit ouvre ses portes sous le nom de Pacific Club. Elle est la première discothèque à accueillir les arabes de banlieue. Quarante ans plus tard, un homme Azedine revient sur le parvis de la Grande Arche pour raconter ses sorties au milieu des années 1980 dans ce lieu de la nuit en style REURTI (tireur en verlan). Les anecdotes évoquent le racisme et la solidarité, l'isolement et la communauté, ainsi que tout ce qui traversa ces soirées : le raï, la pudeur, et les deuils. Entre les moments d'entretien, une forme plus abstraite vient ouvrir le récit avec une chorégraphie devant l'entrée de bureaux, des plans de ville la nuit, et le son d'un saxo. Valentin Noujaïm produit ainsi une courte archive filmique qui cherche à retenir quelques bribes de l'oubli. Sur un mode atmosphérique, il capte l'ambiance de ce quartier et y inscrit des corps qui, par leur simple présence, dessinent des lignes de fuite face à cet urbanisme aseptisé d'un capitalisme mondialisé.



Miriam Simun, *Interspecies Robot Sex (Part II of Survival Trilogy)*

2022, vidéo HD, couleur, son, 19min

Courtesy de l'artiste

Avec le soutien de Creative Capital, MIT List Visual Arts Center, La Becque

Tout commence comme un film de science-fiction : dans les émanations de fumée verte qui paraissent presque liquides, un étrange objet miniature apparaît qui pourrait ressembler à une libellule. C'est un minuscule drone mis au point par un laboratoire de l'Université d'Harvard qui reprend la morphologie des insectes pour pouvoir assurer une pollinisation artificielle. Ce processus représente une étape clé dans le processus de reproduction des plantes à fleurs, impliquant le déplacement des grains de pollen, porteurs des gamètes mâles, de l'anthere — l'élément mâle de la fleur faisant partie du stame — jusqu'au stigmate, soit l'élément femelle reproductif situé sur la même fleur ou sur une autre de la même espèce. Ce mouvement du pollen est crucial pour la fécondation, déclenchant par la suite le développement des graines qui permettront à la plante de se perpétuer. Aussi l'invention du Robobee fait partie du même système productiviste qui a créé en Chine les plus grands vergers du monde à Anhui. À cette échelle industrielle, et à la suite de la disparition des abeilles, les ouvriers y fécondent une à une les fleurs des poiriers à la main, s'assurant d'un rendement optimal qui dit la volonté de conformer la nature aux exigences du marché. Miriam Sum croise les entretiens des scientifiques en design biomimétique avec la vie quotidienne des ouvriers dans les champs de pommiers tout en donnant à son documentaire l'aspect d'un conte terrible où une musique sirupeuse peut accompagner le traitement des graminées. Le festival de la floraison des poires de Cangxi traduit alors la manière dont le capitalisme pousse toujours plus loin le simulacre de chaque chose, créant une fête populaire en vue d'attirer les touristes. Ainsi, *Interspecies Robot Sex* évoque cette dystopie que nous connaissons que trop bien où la technologie est censée résoudre un problème qu'elle a elle-même créée selon un cercle infernal impossible à arrêter.



Émilie Brout et Maxime Marion, *A Truly Shared Love*

2021, vidéo 4K, 28min

Courtesy de l'artiste

Avec le soutien de Fondation des artistes, du CNC/DICRÉAM et du fonds Magnetic

Tout commence par un plan d'eau qui s'avère un fond d'écran d'ordinateur à la faveur d'un zoom arrière. Deux voix - féminine et masculine - décrivent alors de la manière la plus neutre qui soit ce qui apparaît aux yeux des spectateurs, comme ce « jeune couple créatif face à un écran, heureux au travail, partageant un petit déjeuner dans leur atelier ». L'intimité et le labeur se mélangent ici dans la douceâtre affirmation publicitaire d'une activité propre au secteur tertiaire, une activité où production et inspiration deviennent les signes inextricables du capitalisme tardif. L'aliénation semble alors se loger dans le moindre recoin des espaces de vie décrites par ces séquences qui reprennent le style banal des clips libres de droit. Pareil dispositif narratif peut rappeler *The Perfect Human* (1967), le court-métrage de Jorgen Leth où les actions d'un couple étaient déjà auscultées dans un environnement abstrait. Mais à l'époque du simulacre au carré, la radiographie peut prendre en charge l'intégralité des détails de leur environnement. Le redoublement par la voix de ce qui est enregistré par la caméra apparaît ainsi comme une forme de contrôle de la conformité de ce que l'on voit, comme s'il s'agissait de ne rien laisser au régime de l'ambiguïté. Mais c'est bien sûr dans ce découpage par les mots et par l'image que se joue le malaise performatif de l'œuvre : plus son caractère aseptisé s'affirme, plus l'ambivalence ressurgit ; plus l'authenticité est énoncée, plus la dimension factice de cet ensemble apparaît. De la sorte, Émilie Brout et Maxime Marion donnent une forme à la fois ironique et désenchantée à la mise aux normes de nos existences que les représentations dominantes poursuivent inlassablement. Mais cette lucidité critique n'est pas tout. Et *A Truly Shared Love* surprend aussi par sa capacité à créer des émotions malgré la puissance de la chosification qui s'exerce. Quelque chose d'un monde inatteignable bruisse encore et toujours sous l'aspect froid et désincarné du 4K : peut-être est-ce le souvenir de l'écart qui continue à substituer entre le réel et son double, comme le rêve tragique que toute la puissance algorithmique de Google ne saurait éradiquer ? Il y a là assurément une forme de sortilège maléfique qui est un bien paradoxal, tant elle permet à tous.tes ceux.elles qui ne se satisfont pas des images trop lisses du libéralisme autoritaire, de respirer.

CASA CONTI – ANGE LECCIA

62 Saliceto - 20232 Oletta, Corse
casacontiangeleccia@gmail.com
www.casaconti-angeleccia.com

ENTRÉE LIBRE

En juin :

Du mardi au samedi : 10h-12h / 15h-17h

dimanche : 10h-12h / 15h-17h30

Juillet/Août :

Du mardi au samedi : 10h-12h / 15h-19h

dimanche : 10h-12h / 16h-19h30

et sur rendez-vous

CONTACT PRESSE

casacontiangeleccia@gmail.com

LOVE IS EVERYTHING ELSE

Exposition du 1 juin au 7 juillet 2024

VERNISSAGE

SAMEDI 1 JUIN / 16H – 20H

En présence du commissaire d'exposition

Fabien Danesi

Pour toutes questions ou visites,
merci de nous écrire à l'adresse mail :



À PROPOS DE LA CASA CONTI

Depuis 2014, la Casa Conti - Ange Leccia occupe cette maison qui a été acquise, réhabilitée et aménagée par la mairie d'Oletta. Comprendant trois salles à l'étage et deux caves au rez-de-chaussée, elle a été transformée en espace d'exposition par le bureau de recherches entre art et architecture L140. En raison de la pratique propre à Ange Leccia, le centre d'art est dédié aux images en mouvement, à mi-chemin entre cinéma et art contemporain.

La Casa Conti - Ange Leccia entend affirmer en Corse son statut de lieu alternatif avec une programmation originale qui se développe tout au long de l'année dans la perspective de sensibiliser le public insulaire à la création la plus actuelle. Le programme annuel comprend trois expositions et une résidence de recherche et de création à l'automne dans les régions du Nebbiu Conca-d'Oru. Ainsi, la Casa Conti a pour enjeu clair de valoriser la création insulaire et de participer à la production et à la diffusion de l'art contemporain en Corse.

Ce lieu souhaite affirmer un ancrage territorial tout en ouvrant l'horizon, à rebours des oppositions strictes entre le local et le global. Ainsi, la Casa Conti se veut un outil de production et de diffusion de la création contemporaine aussi bien à l'échelle locale qu'internationale, tout en privilégiant les liens avec la communauté insulaire.

Sous l'égide de l'artiste qui donne son nom au lieu, la Casa Conti - Ange Leccia entend participer à la promotion de l'art sous ses formes les plus expérimentales. Elle concourt de la sorte à la constitution d'un vaste écosystème culturel en Méditerranée où « le soleil est une écriture, une force » pour reprendre les mots d'Ange Leccia.

CASA CONTI
ANGE LECCIA